

MONSIEUR ALBERT

L'histoire de l'humanité a eu entre autres pour aboutissement une espérance de vie de plus en plus longue. Vivre de plus en plus vieux a pour conséquence de nouvelles misères, aggravées par la solitude. Il faudra progresser pour que collectivement nous acceptions les handicaps des personnes, quels que soient leur âge, leur sexe, leur condition sociale ou leur culture, et pour contredire cette société de jeunisme et d'éternelle séduction.

C'est monsieur Albert. Il est âgé de 68 ans. Un homme souriant, maigre, le teint terreux, une sorte de Louis Jovet. Dans sa chambre, il attend le début de la visite. Il se marre avec les aides-soignants qui débarrassent les restes du petit déjeuner. Il est arrivé en pleine nuit, totalement épuisé par sa toux. Chance inouïe par les temps qui courent, on lui a trouvé une chambre aux urgences, avec un voisin KO par la grippe. Mais il ne s'en plaint pas.

Son dossier raconte l'histoire banale de son cancer pulmonaire. Il le sait et maudit la fumée et les cigarettes... Et le temps qui passe. Mais, après une douzaine d'heures avec un masque à oxygène et une bonne perfusion d'antibiotiques, il va mieux. Il nous affirme: «Je fais tout ce

que me dit le docteur du cancer. » Il est d'une simplicité et d'une gentillesse à l'égard des autres qui ne datent pas d'aujourd'hui. Alors on parle.

Il était sidérurgiste dans l'Est. Et ça a fermé. Il a connu le chômage, jusqu'au milieu des années 1980, où il s'est formé à la serrurerie. Un peu de picole, les enfants qui ont grandi, qui sont partis loin, la mort de sa femme, la solitude... Et, il y a deux ans, le crabe qui attaque ses poumons, mais pas son moral ni son goût de la vie.

Mais ce matin il va mieux. Il trouve tout très bien. Il est un peu moins fatigué. « Faut dire que les médicaments pour la chimio, ça fatigue. » Faut dire aussi que l'hôpital ne lui accorde plus trop le temps de se reposer après la chimio. Dès qu'elle est faite, il rentre chez lui, même s'il est fatigué, voire malade ! L'hôpital n'est plus très patient.

Ce matin, il va mieux, donc. Je lui propose de rentrer chez lui. « Ah, bah, ça m'arrange, ça, comme ça j'vais pouvoir aller bosser demain. » Mais c'est dimanche, demain ! Et travailler où, pourquoi ? « Ah, bah, j'ai pas fait tous les papiers et j'ai toujours pas ma r'traite, alors pour pas être à la rue, rester chez moi, je travaille à 4 heures, tous les matins... J'fais le ménage dans une brasserie. » Ça aussi, c'est de plus en plus banal : les vieux qui travaillent au noir pour survivre dans une société qui n'est jamais à court d'idées pour inventer de nouvelles marginalités, de nouvelles détresses sociales.

Mais pourquoi monsieur Albert en est-il là ? D'abord, les papiers. Très compliqué, les papiers, d'autant qu'il a eu plein d'emplois différents, dans des régions différentes. Alors, pour lui, ce n'est pas simple. Car, en plus, il en a perdu beaucoup, des papiers... J' imagine la tête de la guichetière de l'administration face à la poésie et aux galères de notre Albert. « Des papiers ??? Ah, bah... quels papiers ??? »

Alors, comme il ne veut pas gêner, ni profiter du système, il a trouvé ce moyen : reprendre un boulot, payé au noir, pour rester digne, comme on dit, avoir sa maison et pouvoir se soigner.

Inutile de préciser qu'il est resté à l'hôpital. C'est encore possible. Mais, au train où vont les choses, bientôt les Albert seront expédiés directement au Samu social. Le lendemain, nos assistantes sociales ont démêlé les nœuds dans la papperasserie de sa retraite. Et désormais, il peut dormir le matin.

Avec la tarification à l'activité et la logique de rentabilité qui se mettent en place dans les hôpitaux, aurons-nous encore longtemps les moyens de travailler comme nous le voulons, en conformité avec notre éthique et notre sens du service public ? La pauvreté évolue, elle aussi, et prend sans cesse de nouvelles formes. Comme le cancer.



L'ENNUI DE LA PENTECÔTE

Viellir? Pour quoi faire? Comment deviendrons-nous? Carpe diem doit être notre devise mais il faut bien avoir conscience que nous devons certainement vieillir avec des handicaps! Le temps s'en va mais il ne doit pas faire fuir nos rythmes de vie, nos passions, nos illusions et nos rêves... Résistons!

« À 92 ans, je n'ai plus grand-chose à espérer. Et arrêtez de me gueuler dessus, je ne suis pas sourd! » réplique Ursule au médecin qui l'a reçu à son arrivée aux urgences. Les pompiers nous ont expliqué: son infirmière est arrivée chez lui, comme chaque matin depuis trois ans, il l'a regardée, a sorti son revolver et s'est tiré une balle dans le front. Heureusement, il s'est raté. « Pour quoi faire? » nous a-t-il dit alors qu'on le soignait. Handicapé, il ne sort plus de chez lui. Cinquième étage sans ascenseur. Ses amis, avec le temps, ont disparu, ses enfants sont loin, évidemment. On ne sait pas exactement combien de personnes âgées se suicident chaque année, par ennui.

Un jour, Léontine est arrivée terrorisée, en hurlant: « C'est horrible, horrible! » Elle ne disait que cela: « C'est

horrible!» État délirant? Démence? Encore une fois, ce sont les pompiers qui nous ont expliqué. À son domicile, c'était une boucherie: le fusil de chasse avait emporté toute la tête de son vieux mari. Son univers, en une fraction de seconde, s'était pulvérisé sur les murs. Avec l'aide du psychiatre et des infirmières, on a réussi à tout reconstituer: leur vie était devenue un enfer. L'argent de la retraite ne suffisait plus, et ils n'en pouvaient plus de leurs maladies, des amis tous décédés, de l'enfilade monotone des jours, chacun aussi banal que le précédent et aussi morne que le suivant... Son mari a préféré partir, mais sans elle.

Depuis l'été 2003, nous suivons quelques malades que nous avons pris en charge au moment de la canicule. L'autre jour, on a téléphoné à Solange, quatre-vingt-cinq ans. Au bout de dix sonneries, une voix chevrotante répond un «Allô?» plein de doute et de surprise: «Vous savez, jamais personne ne demande de mes nouvelles, l'appareil ne sonne jamais. Merci de m'avoir téléphoné. Puis-je vous demander de me téléphoner cet été, pour savoir comment je vais?» Oui.

Parfois, l'ennui débouche sur des situations aussi drôles qu'un film avec Pierre Étaix. Augustine a 92 ans et elle est «placée» en maison de retraite. Horaires inchangés, liberté très relative, dépose devant la télé dès le lever... Elle ne parle plus, son visage est sans expression. Elle a été transportée aux urgences pour une intoxication sans conséquence. Cette dame avait un bouquet de tulipes devant elle, sur sa table. Elle les a bouffées. Je n'imaginai pas ce comble de l'ennui: manger les fleurs d'un vase après les avoir contemplées des heures entières, si lourdes et si longues...

Un jour, peut-être, ils se lèveront et flanqueront leur fauteuil dans les écrans des téléviseurs, ils hurleront qu'ils ne sont pas uniquement des brouteurs de chocolats en

fin d'année, qu'ils veulent des chats vivants et pas sur des calendriers, qu'ils ont une histoire, qu'ils s'appellent Marguerite, Josette, Robert ou Lucien, et pas « petite mamie », « grand-père » ou « papi ». Un jour, ils diront qu'ils en ont marre de Drucker tous les dimanches, qu'ils préfèrent mourir en mangeant gras plutôt que d'avaler des kilos de pilules, qu'un verre de bourgogne a plus de goût qu'un sirop. Un jour, ils diront que prolonger la vie n'est pas seulement un exploit scientifique, mais aussi et surtout un progrès humain.

Le lundi de Pentecôte férié leur permettait peut-être, un maigre jour de plus dans l'année, de voir des gens ou de revoir la mer, de rire un peu, de raconter leurs souvenirs à quelqu'un, de faire un accroc dans l'invivable uniformité des heures qui se suivent. Sa suppression va servir au mieux à ouvrir un peu plus de ces boîtes à ranger les vieux où je finirai avec vous, lecteurs... Allez, revendiquons le droit de fuir *Soleil vert* et de ressusciter *Les Vieux de la vieille* !

MADELEINE EST REVENUE

Les agressions sont répugnantes. Mais l'agression d'un vieux, d'un enfant, d'un handicapé, ajoute à l'ignoble. La barbarie existe encore en 2007, malgré les promesses faites lors de la campagne présidentielle de 2002 !

Au fond de la salle d'attente, ils étaient trois. Ils ne disaient rien, ils étaient calmes. C'était Madeleine, 85 ans, toujours vive d'esprit, la gentillesse vissée au corps, et ses deux enfants, la soixantaine. Ils l'avaient amenée aux urgences car elle avait été agressée quatre jours auparavant. Nous, on avait un boulot d'enfer et aucun lit pour coucher les malades, comme souvent. On en avait même fait rentrer certains chez eux alors que nous aurions dû les garder... Ils n'avaient pas protesté : après trois jours passés sur un brancard, n'importe qui rêve de rentrer chez lui. Bref, un bordel très organisé régnait.

Une fois dans le box, je découvre la raison de sa consultation : un hématome sur toute la jambe, même chose sur le coude gauche – après l'examen et les radios, on découvre une fracture du coude. Que s'est-il passé il y a quatre jours, à Noisy-le-Grand ?

Madeleine rentrait des courses. Un crétin lui a arraché son panier en la faisant tomber sur le trottoir. Elle a crié et, au moment où elle essayait de se relever, le type s'est aperçu qu'il n'avait pris que des légumes. Alors il revient, lui met une droite et lui pique son sac à main. KO sur le bitume, Madeleine subit l'ultime coup de grâce : personne ne vient l'aider.

Ça lui a fait beaucoup de peine. Mais elle a l'habitude : « J'ai déjà connu ça, l'abandon par tous. » Elle avait une vingtaine d'années, en 1940, sous l'Occupation. « Mon papa était directeur d'école et on hébergeait plein d'enfants, juifs, tziganes, ceux dont les parents étaient francs-maçons. Mais un jour ils ont été dénoncés, les nazis et la police française ont arrêté tout le monde. Papa n'est jamais revenu et on n'a jamais su où il était mort. » Le temps n'a pas réussi à effacer le numéro sur son avant-bras.

En rentrant, elle a téléphoné à son docteur, « mais il est en vacances ». Elle a alerté son fils et sa fille, qui sont rentrés de congés aussitôt. Son fils a téléphoné à la police, qui n'a pas voulu se déranger. On lui aurait même dit que, « de toute façon, ça ne sert à rien de porter plainte, on ne le retrouvera pas ». Madeleine, elle préfère les gendarmes, alors elle leur a téléphoné aussi. Ils lui ont promis qu'ils feraient une patrouille. Ils l'ont faite... trois jours après.

Dans le couloir, sa fille nous a expliqué que, depuis son agression, Madeleine avait pleuré tous les jours, parce que personne ne l'avait aidée malgré ses appels au secours, et que personne n'était venu la voir en dehors de ses enfants. Comme un cauchemar qui recommençait...

En parlant avec elle, on s'est aperçus qu'elle n'en voulait même pas au petit con qui lui avait volé tout l'argent de son mois qu'elle venait de retirer à la poste. Mais c'est sa jeunesse, et une période tellement douloureuse, que la

violence de son agression avait fait remonter à la surface. Cette solitude, « comme quand papa est parti ». Avec l'infirmière, on n'a pas pu s'attarder davantage, car la salle d'attente était pleine. Mais on l'aurait bien écoutée des heures...

Elle est repartie en remerciant tout le monde, en nous disant qu'on était gentils, qu'elle reviendrait avec un gâteau. C'est dommage que les policiers ne soient pas allés aider cette dame. Ils auraient eu, eux aussi, un gâteau. Et l'occasion de montrer que l'honorabilité d'un métier ne tient pas aux gesticulations d'un chef, mais à ce que l'on accomplit sur le terrain.



UNE SOURIS VERTE

C'est très difficile d'aider quelqu'un. Sa réussite n'est pas forcément celle voulue par celui qui tente de l'aider. La jeune dont je raconte un bout de l'histoire est revenue plusieurs fois aux urgences, tous les services sociaux l'ont aidée mais elle est partie on ne sait où...

Les femmes et les enfants d'abord ? Dans l'exclusion sociale, sûrement, car elle n'épargne personne. L'autre nuit, nous avons eu un boulot monstre. De plus en plus, l'activité de la nuit ressemble à celle du jour : des lits toujours fermés, des infirmières en sous-effectifs, des médecins noyés sous les tâches administratives, partout un manque de moyens... Et pas seulement à Paris. Nous sommes allés à Châlons-en-Champagne, c'était la même chose. Partout, la misère se développe et les services d'urgences sont en première ligne.

À 4 heures du matin, les pompiers nous amènent une ado de 15 ans. Sortie d'une version 2005 de *Germinal* ou des *Misérables*. Toute seule dans son hôtel, elle a eu peur, alors elle a appelé les pompiers. Qui lui ont répondu qu'il fallait voir avec le Samu social. Qui lui aurait répondu : « Vous êtes trop jeune pour nos services, on vous envoie la

brigade des mineurs!» Terrorisée, elle rappelle les pompiers qui, finalement, vont la chercher. Elle a une tête d'enfant, un corps mal grandi, des vêtements informes, une obésité débutante: «Je mange que du pain et du pâté.» Elle a des vertiges, des nausées, mal partout, surtout à la vie.

Elle vit seule dans un hôtel parisien, avec d'autres enfants ou ados, seuls aussi. Son père? Jamais vu. Sa mère a été placée. Elle vient d'arriver du fond du Morbihan. De Dass en aide à l'enfance, elle a connu, au cours de sa vie encore débutante, tous les circuits sociaux. Ce qui n'a pas empêché, pour l'instant, son exclusion de la société. «Je voudrais aller à l'école comme tout le monde», nous dit-elle, mais les démarches administratives en cours lui semblent interminables, un vrai casse-tête. Elle ne rentrera pas encore à l'école cette année. Elle a bien trouvé un petit copain, mais elle nous avoue qu'elle lui a raconté des histoires, celles d'une vie qu'elle aimerait avoir, qui ne lui font pas honte ou peur comme sa triste réalité.

En l'écoutant, on ne sait pas si c'est son monde rêvé ou la réalité qu'elle nous raconte. Il ne faut pas lui en vouloir. Ce n'est pas un cas psychiatrique, mais une mosaïque de problèmes, la carence d'affection, la douleur, la frustration. Alors, pour se défendre et supporter la misère, l'imagination tourne: un papa, une maman, une maison, une identité. Les imbéciles diront qu'elle ment. Non, elle tente de s'accrocher pour éviter de sombrer dans le néant.

Claude, l'aide-soignante, lui trouve deux ou trois peluches qu'une personne est venue nous donner, avec des vêtements pour les plus démunis. Elle les regarde et s'écroule en larmes: «Y a trop de couleurs pour moi sur les poupées, j'en veux pas.» On a parlé longtemps, pour éliminer toute éventualité d'agression ou de maltraitance physique. Il n'y avait aucun lit pour l'hospitaliser. On l'a

gardée aux urgences, dans un box. Elle s'est endormie en nous expliquant qu'elle n'était pas du tout fatiguée, avec les jouets, en position fœtale, entourée des poupées auxquelles elle venait de donner des prénoms... La lutte sociale n'est pas de tout repos.

Au matin, les assistantes sociales du service ont tout repris à zéro avec les services sociaux de la ville. Les services d'aide à l'enfance sont submergés : pas assez de moyens, des hébergements très difficiles à trouver... Même l'insertion par l'école, pour ces enfants pas encore complètement perdus, est compliquée. Une bonne nouvelle pour la croissance, donc : actuellement, notre société à fabriquer de la misère et de la haine fonctionne à plein régime. Dans le regard des enfants des familles qui ont été expulsées jeudi dernier, on pouvait voir l'avenir d'une violence et d'une colère qui surgiront un jour ou l'autre...

CANDIDE, LE PROFESSEUR PANGLOSS ET LA GRIPPE AVIAIRE

Personne ne sait comment évoluera le risque de grippe aviaire. Deux ans après cette chronique, des foyers apparaissent, touchant bien souvent soit des élevages rudimentaires, soit des élevages industriels. En tout état de cause, en cas de crise, une chose est sûre : les hôpitaux seront en première ligne, comme pour toutes les catastrophes qui découleront du réchauffement climatique.

Une grosse et charmante dame arrive aux urgences : « Je vous dis que j'ai les chymptômes de la grippe ahier ! » Quelques instants plus tard, un homme plutôt teigneux réclamait son ordonnance pour avoir du « Tamifou ». Sans oublier quelques coups de téléphone : « J'ai des pigeons sur mon balcon... » On les attendait : les voilà ! La psychose collective a commencé. Pour l'instant, la grippe aviaire est contagieuse par l'abus des médias. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Du matin au soir, vous n'échappez pas au professeur Pangloss, qui, à l'aide d'hypothèses signifiant souvent tout et son contraire, vous explique qu'il y aura des milliers de morts. La peur fait vendre.

Pourtant, c'est la première fois qu'une épizootie naissante, à échelle internationale, est tant surveillée. Les organisations scientifiques, les virologues fondamentalistes, les médecins de santé publique, les vétérinaires, les centres de surveillance travaillent d'arrache-pied sur la question. Nous ne sommes plus à l'époque de la grippe de 1918, quand toute cette science n'existait pas. C'est triste à écrire, mais il a fallu l'épidémie de sida des années 1980 pour accélérer le développement de la science et augmenter nos connaissances en matière de virus et de santé publique. Mais peut-on pour autant faire confiance aux autorités – au professeur Pangloss – pour nous informer avec transparence, y compris lorsque cela signifie « je ne sais pas, mais je travaille. Je vous le dis, s'il y a un problème » ?

Au final, on se retrouve avec d'un côté Candide et de l'autre le professeur Pangloss. Qui croire ? À une autre époque, le professeur Pangloss disait que le nuage de Tchernobyl s'était arrêté à la frontière. Candide a eu des doutes, mais il l'a cru. Des années après, le nombre de cancers a augmenté, des associations ont démontré que la France avait bien été atteinte par les irradiations. Candide pensait que le Centre national de transfusion sanguine ne faisait travailler que des scientifiques, avec une éthique de scientifique. Le professeur Pangloss en était sûr et certain. Tout allait bien. Et patatras ! Cunégonde et son frère sont morts du sida, et tout un bel aréopage médical a fini en prison. Le promédical a fini en prison. Le professeur Pangloss s'était encore trompé. Pareil pour l'épidémie de la vache folle : qui aurait pu croire un instant que l'homme allait donner à bouffer à ces pauvres bêtes de la viande en poudre dans des camps de concentration animaliers ? En 2003, Candide croyait que les personnes âgées, les plus faibles, seraient protégées de la chaleur, que

le soleil ne pouvait plus tuer, ou que les hôpitaux avaient les moyens de répondre à une canicule. Le professeur Pangloss, décontracté, en vacances, expliquait alors que tout allait bien, qu'un fou racontait n'importe quoi, que ceux qui mouraient devaient mourir. Il se trompait encore, trompait définitivement.

Candide, deux siècles après, a un doute sur la véritable valeur du professeur Pangloss. Il ne le croit plus trop, l'angoisse le submerge après tant d'années de tromperies et de coups médiatiques.

On me demande souvent si l'on est prêt à une catastrophe qui ferait que des milliers de personnes atteintes de grippe aviaire viendraient dans les hôpitaux. Au quotidien, on ne s'en sort déjà pas. Comment voudriez-vous qu'on y arrive, même avec seulement cent malades de plus par jour et par service? Sans compter que, si l'épidémie survenait, les premiers morts seraient sans doute parmi le personnel de santé. Vous me direz: «Pour l'instant, l'épidémie n'est pas là, vous pourriez vous préparer!» Mais le professeur Pangloss dit que «tout va bien dans les hôpitaux, parce qu'on a des masques et des médicaments». Alors, silence dans les rangs! Le professeur Pangloss a parlé, et c'est lui qui fait autorité. Allez, Candide, je t'offre un café! Tu me parleras de Voltaire, qui ferait bien de revenir.